Lu 1v.

en 2v.

n.° 69.

Mémoire
sur les rapports de l'affection des dents avec plusieurs maladies

Un jeune homme avoit joüi d'une assez bonne santé pendant son enfance à quelques Eruptions cutanées près qui avoient paru de tems en tems en différentes parties du corps. à l'âge de 17 ans, il lui survint une tumeur à la base de la machoire inférieure du côté gauche: cette tumeur avoit acquis peu à peu le volume d'une grosse noix; elle étoit mobile dure et insensible. — on crût reconnoitre je ne sais sur quel fondement le caractère scrophuleux dans cette tumeur; En — conséquence on employa pendant deux ans tous les apéritifs et les fondans dont on put s'aviser; et comme on se rappella les Eruptions auxquelles le malade avoit été sujet on lui établit un cautère — au bras: ces moyens ne produisirent aucun changement dans la tumeur. Ce fut à cette Epoque qu'il vint me consulter d'après la crainte qu'on lui — inspira que son mal ne fut l'effet du virus vénérien parce qu'à l'âge de seize ans il s'étoit exposé à le contracter: comme il n'en étoit résulté aucun accident primitif, je le rapurai de ce côté là; — mais considérant la position de sa tumeur, je — demandai à examiner sa bouche; je lui trouvai une dent molaire cariée à la machoire inférieure du même côté que la tumeur; quoique cette dent ne lui eut jamais causé beaucoup de douleur, je le prepai de la faire arracher, ce qui fut exécuté le même jour: depuis ce moment la tumeur se ramollit sensiblement de jour en jour, et elle disparut entièrement

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE BIBLIOTHÈQUE

ARC 44 n° 23

trois semaines après, sans qu'on eut employé aucun topique.

C'étoit notre célèbre jean louis petit qui m'avoit appris à être sur mes gardes touchant les dents cariées; voici ce qu'il dit à ce sujet dans son traité des maladies chirurgicales.

" la carie d'une dent ~~dure~~, est souvent la cause " non seulement des petits abcès qui surviennent aux " gencives, mais encore d'une infinité d'autres tumeurs " beaucoup plus considérables, et même de plusieurs " maladies qui paroissent n'avoir aucun rapport " avec les dents, j'ai vû une infinité de tumeurs aux " environs des machoires qu'on traitoit depuis " longtems avec des cataplasmes et des Emplatres, et " dont j'ai obtenu la guérison en huit ou quinze " jours, en faisant arracher au malade une dent " affectée de carie; plusieurs de ces tumeurs se sont " dissipées quoiqu'elles fussent prêtes à percer; et " j'en ai vu qui étoient en si grand nombre, qu'elles " formoient une espèce de chapelet depuis l'angle " de la machoire jusqu'à la clavicule. il seroit inutile, " ajoute M. Petit, de rapporter des exemples de ces cas; il " n'est personne qui ne les ait observé dans sa pratique; " mais ce qui étonnera peut être c'est que des fièvres " régulières ou irrégulières, précédées de frissons, " accompagnées de toux fréquentes sans crachats, " aient été produites par la même cause ".

M. Petit dit en effet, qu'il a vû prodiguer le quinquina à des malades, que l'on croyoit attaqués de fièvres intermittentes. Leur en faire user pendant fort longtems, ~~sans succès~~, à différentes

reprises sans succès ; et qu'en leur faisant arracher une dent cariée ils ont été guéris de leur fievre en très peu de tems sans aucun autre secours de l'art. il ajoute qu'un malade attaqué depuis deux ans, d'une toux fréquente mais sèche, n'ayant aucun appetit, étant altéré au point de boire deux ou trois pintes d'Eau par jour, ne dormant point, ayant des sueurs considérables la nuit, surtout à la tête et sur la poitrine ; quelques frissons irréguliers et une fièvre erratique, passa pour être pulmonique ; qu'il fut traité en conséquence pendant près d'un an ; mais que lui ayant trouvé deux dents cariées, il les lui fit arracher, et que peu de jours après, tous les accidens de sa maladie disparurent.

Enfin m^r. Petit termine ses observations sur les rapports de l'affection des dents avec d'autres maladies, par l'histoire suivante.

Feue madame la princesse de Condé avoit pris en amitié une jeune fille qu'elle prit à son service ; elle l'amena à paris pour la mettre entre les mains de ses médecins, par rapport à une migraine dont elle étoit tourmentée depuis cinq ans : elle fut traitée par les messieurs dans un tems où la saignée étoit, pour ainsi dire, à la mode ; aussi ne fut-elle pas épargnée après lui en avoir fait faire un grand nombre, tant du bras que du pied, ils ordonnerent celle de la gorge. la princesse, qui, jusqu'alors, s'étoit contentée des élèves de m^r. Petit pour les saignées ordinaires,

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE BIBLIOTHÈQUE

regardant celle de la gorge comme une opération plus grâve, le fit prier de venir la faire lui même. —— N'ayant point encore vû la malade cet habile chirurgien l'interrogea pour se mettre au fait de sa maladie; et ne trouvant rien qui parut exiger un si grand nombre de —— saignées, il examina sa bouche parce qu'elle lui avoit dit sentir une pesanteur et un engourdissement dans la machoire inférieure: trouvant quelqu'irrégularité dans l'arrangement de ses dents [illegible] les compta et en trouva dix-huit, au lieu de seize; la deuxieme molaire, de chaque côté, lui parut gêner les autres: il les fit arracher toutes les deux, après en avoir conféré avec la princesse, —— qui fut étonnée ainsi que tout le monde de ce que dans les vingt-quatre heures cette fille se trouva guérie d'une maladie qui duroit depuis plus de —— cinq ans, et qui, dans ses accès, l'empechoit de —— vaquer à aucune fonction.

Voila donc des phénomènes qu'on ne peut expliquer que par les principes de l'irritabilité de la sensibilité: j'ai dit, dans un de mes ouvrages que ces observations prouvent évidemment qu'il y a des tumeurs et d'autres —— maladies qui sont purement sympathiques; c'est à dire qu'elles dépendent uniquement d'une partie qui est en souffrance, et dont l'irritation affecte d'autres —— parties plus ou moins éloignées, par la seule communication des nerfs, que les grands, les moyens et les petits sympathiques établissent dans toute l'étendue de nos organes: ce qu'on ne peut revoquer en doute

puisque quand on a détruit la cause de cette irritation, ces symptômes disparoissent, ces maladies cessent, sans aucun autre secours de l'art; tels sont les principes qui justifient d'abord les observations de M. Petit; et d'après lesquels nous allons voir ici que les difficultés de la dentition, dans les enfans, sont la cause, non seulement de la plus part des maladies dangereuses auxquelles ils sont exposés, mais encore du rachitis même.

La dentition est fort souvent douloureuse par l'irritation des gencives et du périoste des alvéoles; on s'en apperçoit peu de tems après la naissance, tantôt plutôt, tantôt plus tard: cette irritation est ordinairement plus marquée vers le quatrième ou le cinquième mois; la bouche de l'enfant est alors inondée de salive, et même de glaires qui vernissent, pour ainsi dire, l'intérieur de la bouche et de la gorge.

Si le tiraillement des nerfs augmente par la tension et la continuité de la pousse des dents, l'enfant éprouve des accidens plus marqués; cet état qui tient alors du chatouillement et de la douleur, lui cause une vive démangeaison; ses gencives se gonflent, elles rougissent, elles s'enflamment; l'inflammation gagne l'intérieur des joues, de la gorge et quelquefois tout le visage. Dans cette circonstance, les nourrices, lorsqu'elles connoissent la cause du mal, frottent souvent leur doigt indicateur sur les bords des alvéoles, les frottent, les pressent plus ou moins fortement; et ces compressions, très propres à

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE BIBLIOTHÈQUE

calmer le chatouillement douloureux que l'enfant éprouve, remplissent quelque fois la principale vue qu'on se propose, c'est à dire, le déchirement des gencives qui s'opposoient à la sortie des dents.

De son côté, l'enfant mord sans cesse ses doigts, il roule avec précipitation, dans sa bouche, tout ce qu'il peut saisir; ce qui a fait imaginer l'usage du hochet: on voit avec étonnement la vivacité avec laquelle il le mord; il s'agite, il pleure, il crie, et déchire quelque fois ses gencives jusqu'au sang avec un air d'inquiettude et même de colère.

Mais ces moyens ne suffisent pas toujours pour favoriser la dentition, surtout lorsque les dents molaires doivent percer, parcequ'elles présentent plus de surface aux gencives; ce qui arrive quelque fois plus tard, comme de cinq à six ou sept ans. alors les difficultés de la dentition causent des accidens bien plus graves; les indigestions, les dévoiemens, les convulsions, se mettent de la partie; la fièvre survient avec des frissons irréguliers, suivis de sueurs de froid, de chaleur, de rougeurs qui montent au visage, et mettent les enfans en danger d'étouffer; ils ont de la peine à marcher à se tenir debout; enfin c'est dans cette circonstance, ~~que [illegible] quelque fois [illegible]~~ que ~~[illegible]~~ la conformation naturelle de l'épine et celle de plusieurs autres os, s'altère; état qui

caractérise le rachitis

Les différens auteurs que j'ai consulté à ce sujet ont reconnu les difficultés de la dentition pour cause prochaine des incommodités que les enfans éprouvent dans le premier âge et qu'on peut dissiper par les moyens mécaniques dont je viens de parler; mais lorsque ces mêmes difficultés, devenant plus opiniâtres, ont déterminé le rachitis et tous les accidens qui l'accompagnent, la plus part de ces auteurs les ont perdues de vue et ont assigné à la maladie d'autres causes qu'il importe de faire connoître.

Glisson attribue la courbure des os, dans les enfans rachitiques, à une distribution inégale de la nourriture que ces os reçoivent. Si le tibia, par exemple, reçoit plus de suc nourricier d'un côté que de l'autre, et qu'il croisse davantage du côté où il est mieux nourri, il doit nécessairement se courber du côté qui sera privé de nourriture, ou qui n'en recevra que la même quantité.

Clarion prétend que cette courbure des os dépend d'un défaut de nourriture dans les parties musculeuses et tendineuses: dans ce cas, dit-il, les os se courbent à peu près comme un jeune arbre dont on auroit lié le tronc et l'extrémité supérieure avec une corde, qui, ne cédant point à mesure que l'arbre croîtroit l'obligeroit de se courber de son côté: ainsi, les muscles agissent, par rapport aux os, comme la corde agit par rapport à l'arbre.

M. Duverney croyoit que dans cette occasion,

le suc nourricier est non seulement fort aqueux, mais qu'il est encore chargé d'un sel ammoniacal qui cause le ramollissement, la courbure et l'extension irrégulière des os; en un mot, tous les phénomènes du rachitis.

M. Girouzet, médecin ordinaire du Roi de l'infirmerie royale et des hospitaux de Fontainebleau, dit, dans son Essai sur l'Education médicinale des enfans et sur leurs maladies, que la cause du rachitis paroit consister dans un dérangement de la nutrition dans l'accroissement inégal des os, dans l'activité des fibres nerveuses, qui ne sont point etayées par la résistance de ces os; dans le défaut de ténacité du suc nourricier qui ne sauroit adhérer aux solides qu'il doit étendre; enfin, dans sa qualité acide qui rend ses coulées caséantes, le même auteur ajoute que peut-être les obstructions des viscères du bas ventre, surtout celle des glandes du mésentère, sont la cause de la distribution inégale du suc nourricier et de son altération: du moins, dit-il, a-t-on observé dans tous les enfans morts du rachitis, que ces glandes étoient skirreuses, de même que toutes les autres glandes du bas ventre et de la poitrine.

Dans une thèse soutenue aux Ecoles de médecine en 1762, l'auteur dit que le rachitis provient de la dépravation du suc nourricier ou du mauvais mélange des principes qui le composent; que le principe aqueux y domine, et que l'alkali n'est pas en assez grande

quantité pour embrasser tout l'aide ; que celui-ci, qui n'a point d'entraves, attaque les parties offenses, les quelles s'amollies, se courbent et doivent bien à les difformités dont il est question.

Rosen de rosenstein, suédois, chevalier de l'Etoile polaire, président de l'académie des sciences de Stockholm, médecin de la famille royale, dans son traité des maladies des enfans ; Rosen, dis-je, ou du moins son traducteur, m. le febvre de villebrune est d'une opinion bien plus singulière touchant le rachitis (1)

« De toutes les maladies, dit-il, qui affligent « l'humanité, il n'en est point, après la vérole, de « plus à craindre pour l'espece humaine ; les malheu- « reux individus qui en sont attaqués, maudiroient, « sans doute, père et mere ou leurs nourrices s'ils « savoient qu'en général c'est d'un sang impur que « cette redoutable maladie a pris son origine chés « eux ; heureux-leux qu'elle enlève dans leur tendre « jeunesse lorsqu'elle est devenue incurable ! en effet, « ne vaudroit-il pas mieux mourir que de montrer « toute la vie, à quel point la nature a été dégradée « par l'abus des plaisirs ? tel est cependant l'état « de la plus part de ceux qui sont attaqués du rachitis ; « bossus, tortus, foibles, souvent très infirmes, « hideux, à qui peuvent-ils reprocher la contre-façon « totale de leur corps, qu'aux parens qui les ont « engendrés ou à leurs ayeux ? et d'où viendroit « cette difformité dans les climats qui sont entre « les extrémités des zones tempérées, si non, du

(1) cette opinion est propre à m. le febvre de villebrune, comme il le dit lui même dans une note.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE BIBLIOTHÈQUE

« libertinage ? Car, continue l'auteur, je ne pense pas —
« comme ceux qui regardent les maladies vénériennes
« comme nouvelles, comme inconnues en Europe avant
« les voyages de Colomb ; j'en ai trop vû des traces —
« dans les anciens pour changer d'opinion, et jamais
« on ne me persuadera du contraire. C'est donc aux
« suites de ces maladies que j'attribue le rachitis,
« qui, suivant moi, n'est qu'une vérole dégénérée
« ou dénaturée, en passant des peres aux enfans,
« et aux générations suivantes ».

M. Lorry, dans son traité des maladies —
cutanées, semble pancher vers cette opinion. —
« Quoique, dit-il, ce soit peut-être parler trop —
« généralement que de toujours déduire le rachitis
« d'un vice vénérien, cependant il n'est point —
« d'homme un peu instruit sur cette maladie, qui
« ne convienne que ceux qui ont été infectés —
« d'un virus vénérien, ont la plus part du tems,
« des enfans rachitiques ! ces enfans sont si —
« imprégnés d'un mucus acide et abondant, que le
« suc osseux ne peut jamais parvenir chés eux à une
« consistance solide et comme calcaire ; au —
« contraire, il n'acquiert qu'une texture mollasse
« et stéatique : de là vient que les os augmentés
« de volume, sont privés de toute force, proéminent
« de toute part, et ne forment que des appuis —
« trop foibles pour soutenir le corps ; ce qui est
« cause de la figure informe qu'ils prennent ».

Enfin, les premieres vûes de ces différens
auteurs, dans le traitement du rachitis ont été
de favoriser l'action des organes digestifs, de

diminuer la quantité des acides qui séjournent dans l'estomac, de corriger la mauvaise qualité de la lymphe, de desobstruer les glandes, d'evacuer les humeurs sur abondantes qui séjournent dans les os et y acquièrent une mauvaise qualité; d'ouvrir les excrétoires généraux pour que les sucs excrémentitiels soient plus facilement expulsés par les efforts de la nature et l'action des organes; enfin, de combattre des virus particuliers, que plusieurs supposent être la cause du mal.

Telles sont les diverses opinions qui paroissent avoir dominé jusqu'à présent touchant les causes du rachitis et les moyens d'y remédier. on a bien reconnu comme je l'ai déjà dit, les difficultés de la dentition pour cause des premiers accidens, mais lorsque le mal a fait des progrès par l'opiniâtreté de la même cause, on l'a absolument perdue de vue; on ne s'est plus occupé que des modifications vicieuses que l'augmentation de la fièvre et des autres accidens, a produit dans les solides et dans les fluides, et l'on a cru que ces modifications étoient la cause de la maladie, tandis qu'elles n'en sont que les effets; car, en supposant même qu'on put venir à bout de les corriger par les moyens qu'on leur oppose, le malade ne guériroit point si on laissoit subsister les difficultés de la dentition, pour nous convaincre de cette vérité, rapprochons les observations de M. Petit, que j'ai rapportées au commencement de ce mémoire; rapprochons,

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE BIBLIOTHÈQUE

dirai-je, ces observations de l'état fâcheux où l'enfant est réduit par les difficultés opiniâtres de la dentition, et l'on reconnoîtra la plus parfaite analogie entre les divers états de maladie, qui se justifient mutuellement.

On a vu, dans ces observations, que l'irritation qui résulte d'une ou de plusieurs dents cariées + peut produire, non seulement des tumeurs glanduleuses, dans les environs de la machoire inférieure et du col mais encore des fièvres de différentes espèces des affections opiniâtres dans la poitrine et dans la tête, et qu'il a suffi de soustraire la cause de cette irritation par l'extraction de ces dents, pour dissiper en très peu de tems le mal qui avoit résisté à tant de remedes qui y avoient été indiqués: tel est également l'état déplorable où tombent les enfans lorsque leurs dents trouvent, dans les gencives ou dans quelqu'autre disposition contre nature un obstacle qui s'oppose pendant longtems à leur sortie: on conçoit en effet, d'après les observations de M. Petit qu'une irritation causée par la pousse lente et continuelle de plusieurs dents (irritation qui augmente sans cesse par des degrés insensibles) est bien capable de produire les accidens les plus graves dans des enfans qui ont naturellement les nerfs si sensibles; de là la fièvre, l'insomnie le trouble dans les fonctions des viscères du bas ventre; de là, la tournure vicieuse de la plus part des fluides: et voilà ce qui a trompé ceux qui ont méconnu la véritable et l'unique cause de cet état fâcheux: aussi, a-t-on des exemples que les remedes que ces praticiens ont conseillé, dans ces occasions, ont été employés pendant

+ ou surnumeraires

longtems sans succès ; et qu'il est arrivé dans les mêmes malades, lorsque leur sort paroissoit désespéré, l'apparition de quelques dents, qui ont surmonté d'elles mêmes l'obstacle qui les empêchoit de sortir a fait succéder tout d'un coup, à l'orage, un calme qui promettoit que la santé de ces enfans seroit bientôt retablie sans aucun secours de l'art si la difficulté qu'd'autres dents ont trouvé à percer n'eut pas renouvellé quelque tems après, leur état de souffrance.

Mais comment la même cause peut-elle influer sur les différentes altérations qui arrivent à la conformation naturelle de plusieurs os ? + en me bornant à une explication bien simple à cet égard je me contenterai de dire que, dans la tendre enfance, lorsque les os sont encore assés flexibles pour céder aux efforts qu'un agent quelconque peut exercer sur eux il est facile de concevoir que, dans la maladie dont il est question, la vive irritation que l'enfant éprouve continuellement peut faire entrer tel ou tel muscle dans une contraction spasmodique et constante et produire dans l'épine du dos ou dans les os de la cuisse, de la jambe et autres le même effet qu'une corde produit dans un jeune arbre lorsqu'elle est fixée à ses deux extrémités pendant son accroissement suivant la remarque de Majou. En examinant en effet les os d'un enfant mort avec le vice de conformation dont il s'agit, on voit que la plus part de ces os n'ont perdu leur forme naturelle que par une force appliquée à leurs extrémités, laquelle les a tenus constamment dans

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE BIBLIOTHÈQUE

le degré de flexion qu'ils ont conservé par la solidité qu'ils ont acquise insensiblement, sans qu'il y ait la moindre trace d'une distribution inégale de sucs nourriciers comme Glisson le supposait: tels sont ceux que je présente à l'académie.

Mais je n'ignore point que les os dans les enfans comme dans les adultes peuvent acquérir des vices de conformation par d'autres causes que celles que je viens d'exposer: les écrouelles, le virus vénérien qu'un enfant a contracté dans le ventre de sa mere ou de la part de sa nourrice; les fortes contusions, les fractures, les luxations, les mauvaises positions dans lesquelles on assujettit un enfant par un maillot mal entendu, ou par un corps de baleine mal fait, tout cela peut y contribuer sans que la dentition éprouve aucune difficulté. je connois un homme âgé de plus de 60 ans, qui a le corps plié, pour ainsi dire, en deux, depuis son enfance, par un vice de conformation dans les vertèbres des lombes; lui ayant fait des questions sur la cause de cet état, il me dit qu'à l'âge de 10 ans il reçut dans cette partie un coup de pied d'un homme vigoureux et en colère qui le précipita sur le ventre à quatre pas de lui; qu'il eut beaucoup de peine à se relever, qu'il souffrit pendant longtems dans cette partie, des douleurs très vives qui l'obligeoient de se tenir courbé, et qu'insensiblement il fut assujetti dans cette position de la maniere que je le voyois, lui ayant demandé si, dans son enfance, les dents avoient eu de la peine à percer, il me répondit qu'il n'en avoit jamais été question.

D'après le caractère du véritable rachitis on peut donc juger que les savans en matière médicale qui ne s'occupent jamais à approfondir les vraies causes des maladies, leur manière d'agir et celle des médicamens, ne sont pas propres à traiter celle-ci : ce n'est pas que je les regarde comme des ignorans, et que leur science ne soit très utile quand elle est bien dirigée ; mais ils sont malhabiles dans ~~cette~~ l'occasion qui ~~se~~ présente, d'après des indications imaginaires, ~~à mettre en usage~~ des vomitifs, des purgatifs, des absorbans, des stomachiques, des sudorifiques, des apéritifs, des fondans, des anti-scorbutiques, des anti-vénériens, établir en même tems des cautères, des sétons, appliquer les vésicatoires ou le moxa sur les parties dont la conformation s'altère ! que peuvent produire tous ces moyens dans une maladie purement sympathique ? ils ne peuvent servir, conjointement avec la véritable cause du mal qu'à augmenter les tourmens de l'enfant à entretenir sa fièvre, et à la réduire dans une maigreur extrême.

+ fonder l'espoir de la guérison du malade sur l'usage

Il résulte donc de tout ce que j'ai dit, que le principal objet dont l'art doit s'occuper, dans ~~cette maladie~~ le rachitis, indépendamment de quelques secours subsidiaires que le trouble général de l'économie animale peut exiger ; il résulte, dis-je, que le principal objet dont l'art doit s'occuper, est de favoriser la dentition par tous les moyens possibles ; et surtout, si l'indication se présente favorablement, par de légères incisions qui divisent les gencives lorsqu'elles s'opposent trop opiniâtrement à la sortie des dents ; par l'extraction de celles qui sont cariées, ou

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE BIBLIOTHÈQUE